

**THÉORIE DE LA CONNAISSANCE ET ORGANISATION DU SAVOIR
DANS L'ENCYCLOPÉDIE DE DIDEROT ET D'ALEMBERT:
DU SYSTÈME DE LA CONNAISSANCE HUMAINE À L'ORDRE DES RENVOIS**

Pierre Léger

(Centre Gilles Gaston Granger, Aix-Marseille Université, CNRS)

Résumé : L'article a pour objectif de reconstruire la philosophie de la connaissance de Diderot à travers le travail d'édition de *l'Encyclopédie*, notamment à travers l'ordre épistémologique sous-tendu par le réseau des renvois entre les articles. Le paradigme du « renvoi » permettrait ainsi à Diderot d'échapper à l'image d'un savoir unitaire qui synthétise *a priori* la multiplicité des connaissances, au profit d'une variété ordonnée par un « tissage », mais irréductible à toute unification ou totalisation. Par cette pratique des renvois, Diderot semble s'intéresser davantage au processus de construction de la pensée et du savoir, qu'à son ordre constitué, un processus que le lecteur est appelé à reconstruire, à travers les méandres des mises en réseaux entre les « désignants », sans devoir se préoccuper de la structure globale de l'œuvre. Par cette pratique des renvois, qui n'est pas un système à proprement parler, Diderot éviterait deux écueils épistémologiques : la taxinomie et la totalisation.

Introduction

La tentation peut être forte, lorsqu'on se retourne sur la carrière de Diderot, de déplorer le temps perdu par le *philosophe* à l'immense travail d'édition de *l'Encyclopédie*¹. Sans forcément en attaquer directement le principe² on peut penser que *l'Encyclopédie* n'est

1. Cette approche fut dominante jusqu'aux années 1960 et il faut bien avouer que Diderot lui-même prête le flanc à cette interprétation : dans son *Salon* de 1767, il raconte « J'arrive à Paris (...) et me voilà forcé d'abandonner les mathématiques que j'aimais, Homère et Virgile que je portais toujours dans ma poche, le théâtre pour lequel j'avais du goût ; trop heureux d'entreprendre l'Encyclopédie, à laquelle j'aurai sacrifié vingt-cinq ans de ma vie ». Pour plus de détails, voir Odile Richard-Pauchet, « *L'Encyclopédie* au quotidien : incidences du réel, échos d'une tâche ingrate dans la correspondance de Diderot », dans *L'Encyclopédie, 250 ans après la lutte continue*, sous la direction de Véronique Le Ru, ÉPURE-Éditions et Presses universitaires de Reims, 2016 qui retrace l'image que Diderot se donne de lui-même comme directeur de *l'Encyclopédie* dans les *Lettres à Sophie Volland*.
2. Comme par exemple Herder : « A présent on fabrique déjà des encyclopédies : même un d'Alembert et un Diderot s'abaissent à cela et c'est justement cet ouvrage dont les Français se font gloire qui est pour moi le premier indice de leur décadence. Ils n'ont rien à écrire et font donc des « abrégés », des « dictionnaires », des « histoires », des « vocabulaires », des « esprits », des « encyclopédies ». Les œuvres originales manquent. » *Journal meiner Reise im Jahre 1769*. Herder, *Werke*, Hrsg. von Wolfgang Pross, München, Wien,

qu'une vaste compilation, utile au progrès de la société mais n'ayant pas les caractéristiques d'une œuvre philosophique à part entière. Ce travail titanesque aurait donc dû être laissé à d'infatigables compilateurs sans talent – tel le Chevalier de Jaucourt³ – et non pas absorber la force de création d'un génie littéraire et philosophique comme Diderot, bien plus créatif, bien plus original, bien plus grand, en un mot bien plus à sa place dans la confection de chef-d'œuvre comme *Jacques le fataliste*, *Le rêve de d'Alembert* ou *Le neveu de Rameau*. L'encyclopédisme du *philosophe* est alors relégué à une tâche alimentaire le détournant de sa véritable vocation et l'*Encyclopédie* à une accumulation de savoirs, neutre dans sa démarche épistémologique bien que fortement subversive dans ses contenus pour le XVIIIe siècle. Or l'alternative entre perte de temps d'un côté et labeur héroïque de l'autre repose au fond sur le même postulat : ne pas prendre au sérieux les enjeux philosophiques propres à cette œuvre originale. Les travaux de Jacques Proust⁴ et plus récemment les *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie* ont permis de rectifier cette interprétation. Ils nous incitent à ne jamais oublier que « Denis le philosophe ne s'effaçait jamais »⁵ et révèlent la richesse proprement philosophique de l'*Encyclopédie* dans son ensemble comme œuvre de pensée d'où se dégagent des enjeux épistémologiques extrêmement importants qui ont dû être réfléchis, théorisés, et mis en place sur le plan pratique par ses éditeurs. Si elle n'est pas à proprement parler une œuvre de philosophie, l'*Encyclopédie* est envisagée comme une œuvre philosophique dès sa conception ; ce que confirme sans détour le « Discours Préliminaire » de D'Alembert ainsi que le désignant « (*philosophie*) » inséré par Diderot pour classifier le domaine de son article « ENCYCLOPEDIE ».

Nous voyons donc que le problème de l'approche naïve évoquée plus haut est qu'elle ne prend ni en compte ce que fut l'œuvre encyclopédique dans son projet théorique comme dans son élaboration (notamment au sujet de sa forme et de l'ordre ou plutôt des ordres que l'on y trouve), ni ce qu'implique plus généralement toute encyclopédie

1984, Bd. 1, pp. 419-420.

3. Cette approche désormais classique du Chevalier de Jaucourt est elle-même très réductrice. Pour plus de précisions sur le rôle exact de Jaucourt, voir Gilles Barroux et François Pépin (dir.), *Le Chevalier de Jaucourt. L'homme aux dix-sept mille articles*, Société Diderot, collection « L'Atelier, autour de Diderot et de l'Encyclopédie », 2015
4. Jacques Proust, *Diderot et l'Encyclopédie*, Paris, librairie Armand Colin, 1962.
5. Georges Benrekassa, « Jacques Proust, parmi nous », dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, 40-41, octobre 2006, p.15-30.

sur le plan philosophique. Comme l'explique Véronique Le Ru : « les deux éditeurs ne veulent pas seulement opérer une description de l'état des connaissances au milieu du XVIIIe siècle, ils veulent aussi construire une épistémologie et faire de l'*Encyclopédie* une théorie du savoir »⁶. Dans la mesure où les espaces encyclopédiques partagent avec les systèmes philosophiques la question de la connaissance, l'*Encyclopédie* peut alors être conçue comme l'expression, l'exposition et l'actualisation d'une – et même, nous le verrons, de plusieurs – philosophie déterminée de la connaissance. La philosophie ne commence donc pas après, et comme en dehors ou au-delà de l'*Encyclopédie*, qui se résumerait à l'exposition de savoirs positifs – sorte de répertoire de culture générale qui, en lui-même, ne produit aucune forme de pensée et qui pourrait être la matière, mais en aucun cas le lieu même, d'une réflexion ou d'enjeux philosophiques. Au contraire, elle est interne, et même préliminaire au projet encyclopédique lui-même qui s'appuie sur une théorie de la connaissance et de la diffusion de la connaissance. Lorsque Diderot et D'Alembert se chargent d'un ouvrage dans lequel seront exposées non seulement les connaissances, mais aussi leurs liaisons, il leur semble évident que leur objet est directement philosophique : il s'agit d'abord de définir ce qu'est une connaissance, la manière dont une connaissance est liée au monde ou au réel qu'elle connaît, la façon dont elle s'enchaîne aux autres connaissances, et encore les procédés selon lesquels une connaissance doit être exposée. Toutes ces questions sont éminemment philosophiques, et l'*Encyclopédie* traduit parfois explicitement, parfois en filigrane, l'importance de ces enjeux⁷.

Pour s'orienter dans ces problèmes de théorie de la connaissance, il nous a semblé judicieux d'y accéder ici par le même point d'entrée que ses éditeurs : la question de l'ordre. Comme le rappelle Jean Starobinski, cette question est « lourde de conséquences » dans la mesure où elle met en jeu « le sens de la connaissance et de sa codification »⁸. Nous verrons donc que, dès son projet initial, l'*Encyclopédie* a vocation à ne pas être une simple production accumulative (et dans l'idéal exhaustive) d'articles représen-

6. Véronique Le Ru, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 26, avril 1999. Jacques Proust (op cit) a également très bien montré en quoi l'*Encyclopédie* fut pour Diderot un laboratoire philosophique.
7. Pour se représenter les difficultés épistémologiques que posent la création d'une encyclopédie à une époque où rien n'allait de soi, il suffit de prendre en compte les nombreux endroits de développements théoriques, de justification de choix éditoriaux et de réponse à des objections effectives ou possibles à l'intérieur de l'*Encyclopédie* elle-même.

tatifs de l'ensemble des progrès du savoir humain jusqu'au XVIIIe siècle mais que cet objectif technique de rassemblement des connaissances s'accompagne d'une dimension philosophique⁹, qui est à trouver bien sûr dans le contenu des articles¹⁰ lui-même, mais surtout dans leur « organisation ».

L'*Encyclopédie* n'a donc jamais été une simple succession rhapsodique d'articles présentée sous un ordre strictement alphabétique. Elle met en place au moins deux autres principes d'ordre épistémologiquement distincts :

– l'ordre systématique du *Prospectus*¹¹ et du *Discours Préliminaire*¹² : celui des affiliations de chaque article par des « désignants » qui se rapportent au « système figuré des connaissances humaines » ou « arbre des connaissances »¹³. Cet ordre vise à la création d'un tout organisé, synthétique et cohérent qui montre l'importance accordée à l'articulation des connaissances entre elles.

– l'ordre « organique » et souterrain théorisé par Diderot dans l'article « ENCYCLOPEDIE »¹⁴, mis en place par des « renvois » entre les articles.

Dans cet article, nous étudierons « l'encyclopédistique »¹⁵ à l'œuvre dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert pour préciser les articulations spécifiques de ces deux

-
8. Jean Starobinski, « L'arbre des mots », dans *Diderot, un diable de ramage*, Paris, Gallimard, NRF, Bibliothèque des idées, 2012, pp. 37-57
 9. Comme le rappelle J. Starobinski, « L'encyclopédie ne veut pas être un simple registre alphabétique des arts et des sciences, c'est un dictionnaire *raisonné* », (dans Maurice Merleau-Ponty, *Les philosophes célèbres*, Editions d'art Lucien Mazenod, 1956, p. 182)
 10. Les articles les plus importants de l'*Encyclopédie* ne sont pas seulement des expositions neutres -si tant est que cela puisse exister- mais bien des prises de positions philosophiques fortes et militantes. En atteste par exemple le recueil d'articles réuni dans Véronique Le Ru, *Subversives Lumières. L'Encyclopédie comme machine de guerre*. Paris, CNRS-Editions, 2007, 270 pages.
 11. Denis Diderot, *Prospectus*, Texte établi par J. Assézat et M. Tourneux, Paris, Garnier XIII, pp. 129-158.
 12. « Discours préliminaire », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par Diderot et d'Alembert, Paris, volume I, 1751
 13. Emprunté à Francis Bacon, l'arbre des connaissances clôture le *Prospectus* puis le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*. Diderot souscrit à la nécessité de ce type d'ordre dans une encyclopédie : « Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre » mais aussi « d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous » (article « ENCYCLOPEDIE » », *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par Diderot et D'Alembert, Paris, volume V, p. 635, 1755).
 14. *Ibid.*
 15. « Encyclopédistique » est un terme utilisé de façon récurrente dans *Le Brouillon général* de Novalis (traduit de l'allemand et présenté par O. Schefer, édition Allia, 2000). On le retrouve également chez J. Starobinski op cit, 2012, p. 42.

grands principes d'ordre afin de mettre en lumière la tension philosophique importante, au sein même de l'*Encyclopédie*, entre deux conceptions du savoir et de sa définition, entre deux théories de la connaissance. Bien au-delà de la froide classification systématique, nous montrerons comment Diderot, par le biais d'une théorie originale des « renvois », a pu faire en sorte que le contenu, mais aussi la structure de l'œuvre encyclopédique elle-même permette d'y insérer un mode de signification dynamique et « organique », de la rendre vivante.

De nombreux auteurs ont déjà aperçu dans le jeu de renvois que propose l'*Encyclopédie* « l'ancêtre de l'hypertexte » et en Diderot « l'internaute d'hier »¹⁶. En effet le renvoi encyclopédique peut être abordé comme une forme d'hyperlien qui invite le lecteur à une navigation¹⁷ hypertextuelle dans la mesure où il relie un texte de départ à un ou plusieurs autres textes avec lesquels il entretient des connexions. Cependant le principe d'organisation mis en place par les renvois posait au XVIIIe siècle un problème pratique important. Il est en effet assez facile de se représenter la difficulté d'utilisation concrète des renvois à l'époque (et de manière plus générale avant la numérisation) : leur utilisation nécessitait d'abord la possession de tous les volumes concernés par les renvois en question mais surtout le maniement laborieux des in-folio encombrants pour avoir l'ensemble des articles ou des planches liés sous les yeux. La navigation devenait vite une épreuve.

Or il faut l'affirmer d'emblée avec force, la question de l'exploration des renvois est loin d'être secondaire dans l'*Encyclopédie*. Les renvois sont selon Diderot ce qui fait toute la différence entre un traité scientifique et une œuvre encyclopédique. Ils sont la « partie de l'ordre encyclopédique la plus importante » car, on l'oublie trop souvent, ce n'est pas le contenu des articles en lui-même mais les renvois qui, selon Diderot, permettront selon la célèbre formule de « changer la façon commune de penser ». Les renvois, par lesquels l'ouvrage encyclopédique reçoit « une force interne et une utilité secrète », sont seuls à pouvoir produire cet « avantage infini » de le rendre « excellent ». Sans eux, il « sera mauvais »¹⁸. En effet, les renvois ne servent pas simplement à contourner la cen-

16. Eric Brian, « L'ancêtre de l'hypertexte », *Les Cahiers de Science et Vie*, numéro 47, oct. 1998), p. 28-38. Voir aussi Gilles Blanchard et Mark Olsen, « Le système de renvois dans l'*Encyclopédie* : Une cartographie des structures de connaissances au XVIIIe siècle », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 31-32, Avril 2002, pp 45-70.

17. La métaphore de la navigation est commune à l'*Encyclopédie* et à l'usage informatique.

sure, comme on le dit souvent¹⁹. Bien qu'ils ne forment pas à proprement parler un système²⁰, ils constituent un principe d'ordre original de l'œuvre encyclopédique. Dès lors, compte tenu de l'importance que Diderot leur accorde, un questionnement épistémologique sur leur mode de fonctionnement et surtout sur le type d'ordre qu'ils produisent semble fondamental pour comprendre en profondeur la logique d'organisation de l'*Encyclopédie* telle que Diderot la rêvait et ainsi utiliser les textes de la meilleure façon possible. Ces questions capitales sont peut-être aujourd'hui plus importantes que jamais dans la mesure où nous possédons désormais de nouvelles manières de naviguer parmi les renvois.

L'*Encyclopédie* étant une sorte d'hypertexte avant l'heure, nos moyens techniques actuels de navigation numérique s'y appliquent parfaitement. C'est une des raisons pour laquelle plusieurs numérisations de l'*Encyclopédie* ont vu le jour, comme ARTFL²¹ et surtout la toute récente ENCCRE²², mise en ligne le 19 Octobre 2017. « Il s'agit d'une édition pensée et réalisée pour la faire découvrir ou redécouvrir au plus grand nombre, et constituer un lieu pérenne d'étude, d'échange et de recherche sur l'ouvrage²³ ». Les fonctionnalités de lecture, de navigation, de recherche dont est dotée cette édition permettent de circuler à travers les multiples réseaux de liens tissés entre les articles et ainsi, selon l'expression de J. Proust, « d'entrer dans la forteresse »²⁴ par des moyens favorisés. Grâce à des outils techniques tels que la division de la fenêtre de l'écran en trois parties, l'ENCCRE facilite grandement la consultation des renvois : elle offre un mode de lecture et de navigation confortable permettant d'accéder au contenu du renvoi en un clic,

-
18. Toutes les citations de ce paragraphe sont extraites de l'article « ENCYCLOPEDIE », *op cit*, volume V, 1755, p.642-643.
 19. Sur ce mythe de l'existence d'un dispositif rusé de renvois malicieux et ironiques dans l'*Encyclopédie*, voir la mise au point de Marie Leca-Tsiomis, « Le Capuchon des cordeliers : une légende de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 50, 2015, p. 347-353.
 20. Hans-Wolfgang Schneiders, « Le prétendu système des renvois dans l'*Encyclopédie* », dans *L'Encyclopédie et Diderot*, Verlag Köln, DME, 1985, p. 247-260. Voir aussi Marie Leca-Tsiomis, *ibid.*, p.347 qui s'oppose à l'expression devenue canonique de « fameux système des renvois ».
 21. <https://artfl-project.uchicago.edu/>
 22. <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/>
 23. Alexandre Guilbaud, « L'ENCCRE, l'édition numérique collaborative et critique de l'*Encyclopédie* » dans *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie*, numéro 52, 2017, p. 5-22.
 24. Alexandre Guilbaud, Irène Passeron, Marie Leca-Tsiomis, Olivier Ferret, Vincent Barrellon, et al, « "Entrer dans la forteresse": pour une édition numérique collaborative et critique de l'Encyclopédie (projet ENCCRE) », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 48, 2013.

tout en gardant le texte d'origine sous les yeux²⁵. L'utilisateur peut ainsi suivre rapidement les renvois entre articles, mais aussi des renvois d'articles vers les textes d'escorte et les planches, et en sens inverse des explications des volumes de planches vers les articles.

Nous voyons donc qu'il y a du sens à poser l'étrange question « sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ?²⁶ » : les déplacements du lecteur de l'époque par les biais de ce constituant encyclopédique essentiel étaient en réalité assez limités par rapport à la simplicité avec laquelle nous naviguons aujourd'hui dans l'ouvrage. L'œuvre semble ainsi trouver une nouvelle modernité²⁷, non pas seulement dans la mesure où elle reviendrait à la mode, mais dans la mesure où les possibilités actuelles de lecture du texte permettent d'y appliquer un principe fondamental d'organisation interne de l'ouvrage. Nous voyons maintenant l'importance d'une analyse précise de l'épistémologie sous-jacente au principe des renvois à l'époque de leur lecture facilitée. *L'Encyclopédie* alors ne constitue plus seulement un témoignage tourné vers le passé, mais aussi un travail ouvert sur le futur. Loin d'être un système clos, elle constitue une aventure de lecture. Pour le lecteur d'aujourd'hui, *l'Encyclopédie* n'est pas forcée d'être seulement un monument de l'histoire de la pensée du XVIIIe siècle : elle peut être un ouvrage véritablement philosophique, où s'expérimente une pensée en acte. Michel Malherbe a écrit que « L'encyclopédie est devenue ce monument dont rêvait Diderot : elle se tient là, majestueuse, en témoignage d'un siècle, mais, et c'est un fait qu'on doit accepter, elle a perdu sa fonction, c'est-à-dire, sa vie, comme un temple grec livré au tourisme »²⁸. Si cela a été vrai un temps, l'ENCCRE nous permet aujourd'hui de faire revivre les enjeux de cette œuvre incontournable du siècle des Lumières et de retrouver une de ses fonctions principales : offrir au lecteur la possibilité de développer un processus de pensée authentique par le tissage de relations entre articles.

25. Pour des explications plus poussées, voir Alexandre Guilbaud, op cit, p. 11.

26. Benoit Melançon, « Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie? », *Les défis de la publication sur le Web : hyperlectures, cybertextes et méta-éditions*, Lyon, 2002.

27. non seulement parce que les versions numériques nous permettent de nouveaux types de lectures mais aussi parce que la pratique même de l'encyclopédie se développe actuellement sous de nombreuses autres formes : voir Franc Morandi, « Classer et « encyclopéder » aujourd'hui : la reconfiguration des formats de connaissances », *Hermès, La Revue* 2013/2, n° 66, p. 139-146

28. Michel Malherbe, « Les causes finales dans l'Encyclopédie », *Corpus : Revue de philosophie*, numéro 51, Paris, 2006, p.86.

Pour terminer sur ce point, il faut remarquer que si le contenu des articles et certainement plus encore le « système de la connaissance » du premier volume peuvent aujourd'hui paraître un peu poussiéreux, les renvois au contraire constituent un principe d'ordre qui est toujours d'actualité. En effet, le lecteur animé par la curiosité qui passe d'un article à l'autre en usant des renvois sans souci d'exhaustivité peut aujourd'hui encore vagabonder selon ce principe d'ordre qui, à la différence du « système figuré », n'a rien perdu de son « opérativité » et de sa modernité. Bien comprendre la façon dont ces renvois fonctionnent, les bases philosophiques sur lesquels ce principe d'ordre est construit, et ce qu'il faut en attendre, constitue donc un enjeu de premier plan pour le lecteur d'aujourd'hui.

I. Étude épistémologique du système des connaissances humaines

1. De la commodité d'exposition à la théorie de la connaissance : l'ordre systématique.

Il est au premier abord incontestable que « pour qui parcourt *l'Encyclopédie*, l'évidence est celle de la particularité, de la multiplicité des objets différenciés. »²⁹. Néanmoins cette première impression ne doit pas faire oublier l'exigence d'ordre que se sont assignée les éditeurs dès le départ de l'entreprise et le système général de la connaissance qu'ils ont construit à cet effet. De la *Cyclopaedia* de Chambers, Diderot et d'Alembert héritent une structure fondamentale :

- 1 – Contrairement à ce que n'ont pas compris leurs nombreux prédécesseurs, un dictionnaire est dans une certaine mesure capable de produire un discours continu.
- 2 – Pour cela, il doit se fondre en une encyclopédie, ce qui implique l'adoption d'un système philosophique des connaissances.
- 3 – Le choix de la présentation par ordre alphabétique non seulement ne constitue pas un obstacle indépassable mais encore présente des avantages.³⁰

En France le terme « encyclopédie » est introduit par Rabelais dans le chapitre XX de son *Pantagruel*, mais l'expression ἐγκύκλιος παιδεία existait déjà en grec pour désigner le savoir général suffisant pour un homme cultivé. Il ne s'agissait donc pas encore

29. J. Starobinski, 2012, op cit, p. 40.

30. Sur l'héritage de Chambers, voir Annie Becq, « L'Encyclopédie: le choix de l'ordre alphabétique » dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, n°18-19, 1995 pp. 133-137.

d'un ensemble clos et organisé de connaissances dont les jeunes gens devaient didactiquement faire le tour³¹. Pour Diderot au contraire « ce mot signifie enchaînement de connaissances ; il est composé de la préposition greque ἐν, en, & des substantifs κύκλος, cercle, & παιδεία, connaissance. »³². L'action « d'encyclopéder les connaissances »³³ répond donc à la fois à une volonté de rapprocher les découvertes et de les ordonner entre elles et au besoin de trier et de classer les phénomènes. Ainsi, le savoir qui y est compilé doit à la fois répondre au principe de totalité et au principe d'unité afin de produire une sorte de clôture du savoir sur lui-même. Ce travail d'organisation revient aux éditeurs de l'ouvrage, comme le traduit la première page de *l'Encyclopédie* où l'on peut lire la définition que les éditeurs donnent de leur propre participation au projet et où ils expliquent que leur travail est « mis en ordre & publié par M. DIDEROT (...) ; & quant à la PARTIE MATHEMATIQUE, par M. D'ALEMBERT ». C'est donc, au départ, un objectif très ambitieux que s'assignent les deux éditeurs de *l'Encyclopédie* : il s'agit non seulement d'exposer l'ensemble des connaissances de leur temps, mais surtout d'en organiser les liens de manière à produire un ouvrage d'érudition circulaire.

Comme nous l'avons vu plus haut, c'est dans l'héritage de Chambers que le *Prospectus* énonce cette condition originaire du projet encyclopédique : « Nous avons senti avec l'auteur anglais que le premier pas que nous avons à faire vers l'exécution raisonnée et bien entendue d'une encyclopédie, c'était de former un arbre généalogique de toutes les sciences et de tous les arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connaissances, les liaisons qu'elles ont entre elles et avec la tige commune, et qui nous servit à rappeler les différents articles à leurs chefs »³⁴. Le but de cet arbre est de permettre de « faire sans s'égarer le tour du monde littéraire.³⁵ ».

C'est donc tout naturellement qu'après en avoir exposé les principes dans leur *Prospectus* puis dans leur *Discours Préliminaire*, les présentations liminaires des éditeurs se clôturent sur une « Explication détaillée du système des connaissances humaines » dou-

31. Le changement de sens est imputable à Quintilien qui infléchit les propos de Plutarque.

32. Article « ENCYCLOPEDIE », op cit, p. 635. A la première page du *Discours Préliminaire* (op cit), d'Alembert explique quant à lui à propos de son ouvrage « comme Encyclopédie, il doit exposer autant qu'il est possible, l'ordre & l'enchaînement des connaissances humaines ».

33. Edgar Morin, *La Méthode*, vol. 1, Paris, Seuil, 1967.

34. *Prospectus*, op cit, p. 133.

35. *Discours Préliminaire*, op cit, p.XXXV.

blée d'une exposition figurée (toutes deux marquées d'un astérisque et attribuées à Diderot) prenant la forme d'un tableau arborescent. L'arbre joue ainsi un rôle de premier plan dans la conception de l'ouvrage : il est conçu comme une sorte de trame sous-tendant l'*Encyclopédie*. Diderot fit le choix d'emprunter son système des connaissances, en y apportant quelques variantes, au *De Augmentis* de Bacon³⁶, lui conférant ainsi une certaine légitimité³⁷. Nous verrons plus loin que cette œuvre de taxinomie des connaissances, au caractère très formel, et qui ne se fit pas sans difficulté (des changements ont lieu dans le système figuré entre le *Prospectus* de 1750 et le *Discours Préliminaire* de 1751, et toute la querelle avec le Père Berthier au moment de la parution du premier tome tourne autour de ces questions de système de la connaissance) montrent que des orientations philosophiques importantes sont en jeu dans ce type de classification. Par le système, le savoir s'organise et devient transmissible. Il permet de spatialiser les connaissances et de leur assigner une place. Avec lui, l'*Encyclopédie* n'est plus la présentation rhapsodique d'un agrégat de connaissances mais la mise en ordre de la totalité des choses connaissables représentées sous une forme synthétique qui fait apparaître les liens et les dépendances qui les unissent. Un optimisme épistémologique préside la construction de ce système : il semble possible de faire apparaître une totalité cohérente dans le monde du savoir où les éléments ne se distinguent les uns des autres que pour exposer plus nettement leurs liens, leurs interdépendances.

36. Nous trouvons, dans le *Discours préliminaire*, un long passage sur Bacon et l'utilisation de son arbre avec quelques transformations. Diderot écrit ainsi : « Nous déclarerons ici que nous devons principalement au Chancelier Bacon l'Arbre encyclopédique dont nous avons déjà parlé fort au long, & que l'on trouvera à la fin de ce Discours. Nous en avons fait l'aveu en plusieurs endroits du Prospectus, nous y revenons encore, & nous ne manquerons aucune occasion de le répéter. Cependant nous n'avons pas cru devoir suivre de point en point le grand homme que nous reconnaissons ici pour notre maître. » (*Ibid.*, pp.XXIV-XXV). Pour plus de précision sur cette reprise, voir Michel Malherbe « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *Revue de synthèse*, numéro 1-2, 1994. Sur l'histoire de l'image de l'arbre voir l'excellent article d'Éric Letonturier, « Petite géométrie des savoirs encyclopédiques : cercle, arbre et réseau », *Hermès, La Revue* 2013/2 (n° 66), p. 46-53. L'image de l'arbre de la connaissance est aussi fondamentale chez Descartes et a très certainement inspiré le travail des encyclopédistes, voir Marion Chottin, « Le système de l'*Encyclopédie* et la métaphore de la lumière : héritage et refonte du système cartésien », *Labyrinthe*, numéro 34, 2010.

37. Michel Malherbe, op cit, « Le recours à Bacon est certes un argument d'autorité (qui n'est absolument pas discuté par le Père Berthier) : mais il offre cet avantage de fournir une division des sciences raisonnable sur laquelle on peut s'accorder, sans parti-pris systématique. Qui plus est, on se réfère ainsi à un auteur dont la position dans l'histoire moderne est exceptionnelle, puisqu'on le déclare le père de la philosophie expérimentale ».

L'arbre encyclopédique, que Jacques Proust appelle une « grille »³⁸, est construit à partir des trois facultés de l'entendement que sont la mémoire, la raison et l'imagination. Un ensemble de disciplines portant respectivement le nom d'Histoire, de Philosophie (ou science) et de Poésie correspond à chacune de ces facultés. Chaque ensemble se subdivise ensuite en sous-ensembles (histoire sacrée, histoire civile, histoire naturelle ; science de Dieu, science de l'homme, science de la nature ; poésie profane, poésie sacrée), chaque sous-ensemble se décline à son tour en unité plus restreintes, et ainsi de suite.

L'organisation hiérarchique de ce système forme une carte qui doit aider le lecteur à s'orienter dans l'ouvrage. Les figures de la chaîne et de l'arbre sont destinées à retrouver une continuité, à renouer une dépendance entre les nombreux sujets abordés et donc à corriger les extravagances et les absurdités de la disposition alphabétique. Mais par quel outil indiquer cette place de chaque chose, de chaque article, dans le système général ? La *Cyclopædia* de Chambers n'avait pas prévu de dispositif de relation entre les articles et son tableau des connaissances. Or sans cet outil, l'ordre alphabétique et l'ordre systématique, sans être forcément opposés ou contradictoires semblent totalement indépendants l'un de l'autre. Comment relier l'ordre alphabétique à l'ordre systématique ?

Comme l'explique V. Le Ru, « toute l'entreprise encyclopédique est guidée par le souci de concilier l'ordre encyclopédique visant à présenter l'enchaînement raisonné des connaissances humaines avec l'ordre alphabétique privilégié par commodité pratique »³⁹. C'est par le choix d'une indication classificatrice rationnelle renvoyant chaque article à sa place dans le système de la connaissance que les encyclopédistes espèrent remédier à ce que le *Discours Préliminaire* appelle le « prétendu désordre de la succession alphabétique »⁴⁰. Le principe de cette indication est emprunté aux grands dictionnaires universels européens qui utilisaient dans leurs articles des *marques de domaine* indiquant l'appartenance des mots à tel ou tel champ d'activité ou de savoir⁴¹. Les ency-

38. J. Proust, « Diderot et l'ordre encyclopédique », colloque international sur « signification et portée de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert et de la philosophie des Lumières », Paris, 1984.

39. V. Le Ru, op cit, 1999.

40. *Discours Préliminaire*, op cit, XXXVI.

41. Pour plus de détail sur ces questions historiques et sur la qualification de ces marques comme les « ancêtres des désignants encyclopédiques » et sur leurs différences spécifiques voir Marie Leca-Tsiomis, « Une tentative de conciliation entre ordre alphabétique et ordre encyclopédique », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 40-41, octobre 2006, pp. 55-66.

clopédistes reprennent cet outil en le modifiant un peu : non seulement la marque doit indiquer l'appartenance d'un article à un domaine de savoir, mais surtout elle lui assigne sa place dans le système général des connaissances, elle désigne sa position dans l'arbre ; d'où son appellation commune de « désignant ». Grâce à cette indication, chaque article est alors situé par rapport à tous les autres dans le champ plus vaste d'un domaine ou d'une région du savoir ; région elle-même assignée à une position particulière sur la « mappemonde »⁴² ou carte générale de la connaissance.

Nous voyons donc qu'avec les « désignants », indications encyclopédiques qui mettent en relation les articles et le système figuré, la mécanique d'organisation de l'*Encyclopédie* semble bien huilée. Chaque article trouve sa place, par le biais de son désignant, dans un système figuré englobant toute la connaissance humaine qui chapeaute l'ensemble de l'ouvrage. Cette organisation générale du savoir permet de relier, de comparer, de classer, de hiérarchiser, et donc de pallier les insuffisances de l'ordre alphabétique, qui isolait les articles les uns des autres, les dépouillant ainsi de leur valeur et de leur sens⁴³.

Puisque Diderot, parlant de son ouvrage, explique que « L'esprit philosophique est celui dans lequel on l'a composé »⁴⁴, nous allons maintenant entrer dans l'analyse précise de la théorie de la connaissance à l'œuvre derrière l'organisation générale ici présentée : ses racines épistémologiques, sa nouveauté, son originalité, ses aspects subversifs mais aussi ses insuffisances et ses impasses, apparues notamment au cours de la rédaction de l'ouvrage. Comme nous l'avons vu en introduction, aucune entreprise de classification du savoir humain ne peut être totalement neutre sur le plan épistémologique ; le système est l'expression d'une philosophie déterminée de la connaissance qu'il s'agit maintenant d'analyser en détail.

42. *Prospectus*, op cit, p. 157-158 ; *Discours Préliminaire*, op cit, p.XV.

43. Nous verrons cependant que l'appellation même de désignant, cohérente avec le projet initial de l'ouvrage, n'est pas sans poser problème à l'analyse de son organisation effective. En effet, non seulement la formulation typographique des désignants n'est pas normée mais surtout leur absence est fréquente, quand ils ne renvoient pas à un lieu inexistant de l'arbre. Ainsi certains désignant ne servent pas à marquer une place dans le système des connaissances, mais sont simplement un élément de définition du mot, ce qui contredit la définition même que nous avons attribuée aux désignants.

44. Article « ENCYCLOPEDIE », op cit, p. 647.

2. Replacer l'homme au centre de l'univers : assises philosophiques d'un humanisme épistémologique

Nous l'avons vu, le tronc de l'arbre des connaissances de Diderot et D'Alembert est l'entendement humain et sa division taxinomique se base sur ses trois principales facultés (les trois premières branches) que sont la mémoire, la raison et l'imagination. La base de ce système n'est donc ni Dieu, ni l'être, mais l'homme. Comme l'annonce J. Proust « ce système avait aux yeux des encyclopédistes le grand avantage de faire définitivement descendre la philosophie du ciel sur la terre »⁴⁵. En effet, si l'abandon d'un point de départ en Dieu – dont l'hypothèse n'est donc plus la nécessité épistémologique de toute science ni de tout système du savoir – n'implique pas l'abandon d'une volonté de totalisation rationnelle, cette totalisation n'est désormais possible qu'en partant d'un être qui peut être connu, c'est à dire de l'homme et non pas de Dieu. En ce sens, l'*Encyclopédie* est l'exact opposé de la révélation théologique. Sa source épistémologique est la seule nature humaine et ce qu'elle peut apprendre d'elle-même par ses seules facultés rationnelles.

Cependant, pour être la rivale de la parole de Dieu, celle de l'homme doit aussi être capable de « tout expliquer » et faire valoir la thèse selon laquelle il existe un ordre dans l'univers concevable indépendamment de la perspective divine. En ce sens, il n'est pas évident que le retournement épistémologique proposé par Diderot et D'Alembert abandonne en profondeur les prémisses et la forme générale de l'épistémologie théocentrique : l'idée d'une totalisation possible du savoir reste sous-jacente à leur entreprise.

Dans le prolongement de cette tentative d'abandon de la perspective théologique, une révolution épistémologique plus importante encore est à remarquer dans le rapport qu'entretiennent les éditeurs à l'objectivité possible de toute connaissance. Le projet encyclopédique n'est pas de reconstituer dans son espace littéraire l'ordre même du monde. Comme le dit d'Alembert, « La nature n'est pas obligée de se conformer à nos idées »⁴⁶. Ce qui importe aux encyclopédistes sur le plan de la connaissance n'est plus la nature des objets traités, mais la façon dont l'homme les conçoit. Ce positionnement provoque l'abandon d'une volonté de toute puissance épistémologique. Le monde n'est pas un enchaînement logique parfaitement appréhendable par les lois de la rationalité hu-

45. Voir J. Proust, op cit, 1984 ; R. Darnton parle à ce sujet d'une « nouveauté audacieuse » (op cit, 1984).

46. Article « ATTRACTION », *Encyclopédie*, op cit, tome I p. 855.

maine, mais un labyrinthe qui dépasse la puissance de cette rationalité et dans lequel l'homme doit forger une carte à sa mesure (le système des connaissances) pour s'orienter face au monde sans pour autant prétendre en faire le tour. L'argument de Diderot, ici, n'est pas de dire qu'il n'existe pas un ordre parfait dans la nature, mais que cet ordre, s'il existe, est inaccessible à la raison humaine et ne doit donc pas être recherché lorsqu'il s'agit d'établir les bases systématiques de la connaissance. « Puisque la perfection absolue d'un plan universel ne remédieroit point à la foiblesse de notre entendement, attachons-nous à ce qui convient à notre condition d'homme »⁴⁷. La signification profonde du monde ou de l'être (qu'elle soit pensée de façon théologique ou cosmogonique), quand bien même elle existerait, ne serait pas accessible à l'homme. Or c'est bien à partir de ce que nous sommes capables de connaître qu'il faut former le système de la connaissance, et tout doit donc être ramené aux facultés limitées de la connaissance humaine. Les encyclopédistes ont lié la cognition humaine à leur principe de classification.

« Voilà ce qui nous a déterminé à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle nous avons subordonné notre travail. Qu'on suive telle autre voie qu'on aimera mieux, pourvû qu'on ne substitue pas à l'homme un être muet, insensible & froid. »⁴⁸

Ainsi, « l'homme est le terme unique d'où il faut partir », mais aussi celui « auquel il faut tout ramener » car « Abstraction faite de mon existence & du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature ? »⁴⁹. En effet, l'homme est à la fois le point de départ et le point d'arrivée de l'*Encyclopédie* dont le but ultime est, en exposant clairement et dans le même temps à la fois les possibilités et les limites du savoir, d'améliorer la vertu des hommes, d'aménager leur vie conformément à leur nature et de leur permettre d'atteindre le bonheur. Il faut donc garder à l'esprit que l'objectif de l'*Encyclopédie* n'est pas d'exposer l'ensemble des connaissances pour elles-mêmes, mais bien d'accéder par cette exposition à une amélioration éthique collective de l'humanité, car « tout ce qui n'a pas le bonheur & la vertu pour fin dernière n'est rien »⁵⁰.

47. Article « ENCYCLOPEDIE », op cit, p.641.

48. Article « ENCYCLOPEDIE », op cit, p. 641.

49. *Ibid.*

50. *Ibid.*

3. La généalogie des connaissances humaines

Le système des connaissances se base sur une épistémologie anthropocentrique liée à une anthropologie philosophique héritière de Locke et de Condillac, que D'Alembert se charge d'exposer dans le *Discours Préliminaire* en précisant les relations complexes entre l'ordre systématique de l'ordre généalogique d'apparition des connaissances. La réflexion généalogique qu'il propose confère au *Discours Préliminaire* une certaine autonomie, qui n'est pas seulement l'occasion, pour son auteur, d'affirmer ses compétences philosophiques⁵¹ mais aussi d'appuyer, de consolider le système des connaissances par un ancrage dans la nouvelle métaphysique. Cependant, parce qu'il reste nécessairement dépendant d'un « point de vue » synoptique et doit répondre à des exigences de clarté et de commodité, cet ordre ne coïncide pas totalement avec l'ordre généalogique et garde donc une importante part d'arbitraire.

Puisque le système du savoir ne peut totalement s'appuyer ni sur Dieu ni sur l'être objectif du monde, ni même sur l'histoire naturelle de l'esprit humain, les encyclopédistes renoncent à sa validité épistémologique absolue. En tentant d'imposer philosophiquement un ordre au monde, ils ont pris conscience du caractère arbitraire de tout classement⁵². Ils savent qu'une construction philosophique peut être contredite par une autre, que « ce qu'un philosophe fait, un autre peut le détruire »⁵³. L'ordre encyclopédique est le fruit d'un choix, qui peut être légitime, mais demeure toujours arbitraire dans la mesure où ce choix exclut d'autres ordres possibles tout aussi légitimes et ne pourra à ce titre jamais satisfaire tout le monde⁵⁴. Dans l'acte même de constitution de tout système réside sa dimension arbitraire. L'arbre encyclopédique n'est donc qu'un arbre parmi une variété d'autres arbres possibles dont aucun, si ce n'est un arbre construit par Dieu lui-même, ne peut fixer l'unique topographie indéterminée de la connaissance⁵⁵. C'est d'ailleurs cet empiètement de la théologie sur l'épistémologie que

51. A ce sujet, voir Jean Pierre Schandeler, « Le prospectus de Diderot dans le *Discours Préliminaire* de l'Encyclopédie », dans *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 52, 2017.

52. *Discours Préliminaire*, op cit, p.XVI : « nous sommes trop convaincus de l'arbitraire qui regnera toujours dans une pareille division... ».

53. Luigi Delia, « Le crime de lèse-majesté en question dans l'Encyclopédie, De l'article PARRICIDE à l'article LIBELLE », *Corpus, Revue de philosophie*, n° 51, Paris, 2006, p. 259.

54. *Discours Préliminaire*, op cit, p. XVIII : « nous n'en serons que plus convaincus de l'impossibilité de former un arbre encyclopédique qui soit au gré de tout le monde ».

55. *Prospectus*, op cit, p.157-158 : « Mais une considération que nous ne pouvons trop rappeler, c'est que le nombre des systèmes possibles de la connaissance humaine est aussi grand que le nombre des esprits, et

les encyclopédistes souhaitent prévenir : une encyclopédie idéale, d'où tout arbitraire serait exclu, suppose l'intelligibilité intégrale de l'univers et donc un point de vue divin sur le monde. Or seul Dieu est capable de ce savoir souverain. Quand bien même l'homme pourrait disposer de ce savoir, il ne lui serait d'aucune utilité car, redoublant la complexité infinie du monde devant lui, répétant l'univers dans sa totalité, son entendement fini ne le comprendrait pas⁵⁶.

Une sorte de prudence et d'humilité épistémologiques, totalement assumées par les éditeurs, percent dans les textes de présentation du système des connaissances. Il n'y a néanmoins aucune résignation au scepticisme : si l'univers, dans son infinité, déborde le savoir, une représentation non pas totale, mais locale reste possible et doit être poursuivie pour le progrès des connaissances et le bonheur des hommes. Sans abandonner l'idée de système et donc de totalité, ils abandonnent l'idée d'une totalité inconditionnée.

Le problème épistémologique est d'envergure : nous avons vu que, basant leur système sur l'homme, les encyclopédistes tentaient de donner à leur démarche épistémologique une certaine humilité en assumant la finitude du savoir humain et en lui refusant le savoir omniscient et total sur le monde que seul Dieu était capable de produire et de comprendre. Mais se détachant du point de vue divin, ils n'ont pas abandonné l'idée d'une totalisation, même arbitraire, de la connaissance. En un sens donc l'homme de l'encyclopédie reste « un avatar profane de l'idée de Dieu que l'on prétendait pourtant mettre entre parenthèses »⁵⁷. Bien que D'Alembert admette qu'il soit extrêmement difficile de « renfermer en un système qui soit un, les branches infiniment variées de la science humaine »⁵⁸, tout se passe comme si le modèle épistémologique, passant d'une

qu'il n'y a certainement que le système qui existe dans l'entendement divin d'où l'arbitraire soit exclu ».

56. Article « ENCYCLOPEDIE », op cit, p. 641 : « Quant à ce système général d'où l'arbitraire seroit exclu, & que nous n'aurons jamais ; peut-être ne nous seroit-il pas fort avantageux de l'avoir ; car quelle différence y auroit-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seroient développés, & l'étude même de l'univers ? presque aucune : nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre ; & pour peu que l'impatience & la curiosité qui nous dominent & interrompent si communément le cours de nos observations, jettassent de desordre dans nos lectures, nos connoissances deviendroient aussi isolées qu'elles le sont ; perdant la chaîne des inductions, & cessant d'appercevoir les liaisons antérieures & subséquentes, nous aurions bien-tôt les mêmes vuides & les mêmes incertitudes. Nous nous occupons maintenant à remplir ces vuides, en contemplant la nature ; nous nous occuperions à les remplir, en méditant un volume immense qui n'étant pas plus parfait à nos yeux que l'univers, ne seroit pas moins exposé à la témérité de nos doutes & de nos objections ».

57. J. Proust, op cit., 1984.

58. *Discours Préliminaire*, op cit, p. I.

connaissance transcendante à une connaissance immanente, avait néanmoins conservé les présupposés méthodologiques de l'ancienne métaphysique et ne l'avait donc pas dépassée en profondeur. Ici, ce n'est pas la base du système ou ses limitations qui sont en jeu, mais son principe lui-même : si l'aspiration taxinomique et l'aspiration totalisante posent des problèmes épistémologiques fondamentaux, alors le principe même de système général de la connaissance, qui sans ces deux aspirations n'a aucun sens, est une impasse fondamentale pour toute théorie de la connaissance. De cette difficulté résulte une sorte de trouble dans le statut même que les éditeurs accordent à la totalité qu'ils construisent. D'où le peu de scrupules qu'ont eu les encyclopédistes à travailler en dehors de ce cadre totalisant et à en repenser les limites au cours de leur réflexion.⁵⁹

Au-delà de ces insuffisances ponctuelles du système figuré, une impasse épistémologique plus fondamentale encore était certainement le principe même sur lequel l'arbre était fondé et dont il se nourrissait : la division de l'entendement en « facultés » autonomes. Dans l'article « IMAGINATION IMAGINER », Voltaire condamne cette séparation radicale des facultés qui ne permet pas de penser les phénomènes dans leur totalité : « Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à cet article, que par ces mots *perception, mémoire, jugement*, on n'entend point des organes distincts, dont l'un a le don de sentir, l'autre se ressouvient, un troisième *imagine*, un quatrième juge. Les hommes sont plus portés qu'on ne pense à croire que ce sont des facultés différentes et séparées ; c'est cependant le même être qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaissons que par leurs effets,

59. En effet, de nombreux chercheurs ont déjà mis en évidence le peu de systématisme dans l'affiliation générale des désignants. Bien que les désignants soient censés relever directement du système figuré, on observe des décalages entre le système des connaissances et l'utilisation des désignants tout au long de l'ouvrage. Nous ne pourrions ici faire mention en détail de ces nombreux dysfonctionnements, qui pourtant offrent souvent des perspectives de réflexion sur les difficultés épistémologiques produites par le système initial, sur les hésitations et sur les tentatives de dépassement que l'on y trouve. En effet, l'absence d'unité rédactionnelle dans le contenu des articles implique souvent l'omission même de désignants, mais également leur évolution au fil des progrès scientifiques et techniques, comme l'illustre la place problématique de la physique (Pierre Crépel, « La 'physique' dans l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 40-41, octobre 2006) ou l'autonomisation progressive de la chimie (Rémi Franckowiak, « La chimie dans l'*Encyclopédie* : une branche tour à tour dépréciée, réévaluée et autonome », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 40-41, octobre 2006) dans l'*Encyclopédie*. Parfois, le désignant ne renvoie pas au système figuré mais participe simplement à la définition du mot (Marie Leca-Tisomis (op cit, 2006) cite en exemple l'article WESTMINSTER (*Topographie de Londres*), dont la marque ne renvoie pas à l'arbre, mais participe de la définition elle-même). Marie Leca-Tisomis (op cit, 2006) a également montré que certains auteurs, comme Jaucourt, avait une utilisation très personnelle des désignants (ce qui est important quand on sait la quantité d'articles qu'il a produits), et ignorent le système figuré « assez superbement ».

sans pouvoir rien connaître de cet être ». « L'entrelacement »⁶⁰ des facultés – par lequel la mémoire alimente l'imagination qui elle-même travaille de concert avec la raison – particulièrement visible dans le domaine de l'invention scientifique ou de l'esthétique⁶¹, est embarrassé par cette logique classificatrice. Il faut en pratique souvent convoquer deux, voire trois colonnes du système initial pour penser un type de savoir, qui se caractérise donc moins comme un territoire délimité que comme le lieu d'une sorte de combinatoire des formes de pensée. L'écriture encyclopédique elle-même a induit un abandon de la tripartition stricte du système.

4. De l'ordre systématique initial aux révisions de 1755

Il ne faut donc pas surestimer la confiance que les encyclopédistes accordaient à leur système des connaissances. Les limites épistémologiques de leur arbre ont été bien reconnues, dès le projet de départ, par les éditeurs eux-mêmes. Celui-ci n'est pas l'exposition rigide d'une grille indépassable mais seulement un programme de recherche. Il est un idéal fournissant le cadre général et plastique d'une recherche à réaliser pouvant se rejouer, se modifier et se corriger en fonction des intégrations successives et des nécessités nouvelles de cohérence apportées par les articles. Diderot et D'Alembert renouvellent en cela le geste baconien⁶² : contrairement à ce que l'on pourrait croire, ils ne pensent pas que la forme générale du savoir puisse anticiper sur son contenu. A ce titre, le tableau réalisé compte finalement bien peu par rapport à l'opération dont découle sa réalisation et par laquelle l'*Encyclopédie* a été mise en marche⁶³. Le système est donc plutôt le fruit d'éditeurs pressés de justifier l'ordre encyclopédique pour lancer le projet qu'un carcan pour l'ensemble de l'ouvrage.

60. *Prospectus*, op cit, p. 130.

61. En plusieurs endroits, le contenu des articles lutte contre la vision compartimentée du tableau en développant l'idée d'une interdépendance dynamique entre les modes de connaissance que le système distingue. Voir par exemple l'article « ERUDITION » étudié par Alain Cernuschi (« Des désignants combinés ou vers une dimension opératoire des articles de l'*Encyclopédie* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, numéro 40-41, octobre 2006,) ou l'article « BEAU » (*Encyclopédie*, op cit, tome II, 1752) dans lequel le tissage de « rapports » esthétiques dépend tout à la fois de la faculté de sentir, de la faculté de penser, de la faculté de se souvenir et de celle d'imaginer.

62. Michel Malherbe, « Bacon, Diderot et l'ordre encyclopédique », *Revue de synthèse*, numéro 1-2, 1994.

63. Pour plus de précision, voir Alain Cernuschi, « L'arbre encyclopédique des connaissances. Figures, opération, métamorphoses », dans Roland Schaer (dir.), *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques, de Sumer au XXI^e siècle*, Bibliothèque nationale de France, Flammarion, 1996, p. 377-382.

Le lecteur attentif aura remarqué que, jusqu'ici, nous n'avons pas distingué les positions de Diderot et D'Alembert vis-à-vis du système des connaissances humaines. Ceci peut paraître étonnant pour qui connaît les divergences des deux éditeurs sur le plan philosophique, et notamment les désaccords profonds qui séparent leurs deux théories de la connaissance⁶⁴. Il pourrait en effet être tentant de distinguer deux principes d'ordre encyclopédique renvoyant chacun à une position philosophique bien caractéristique de chaque éditeur : d'un côté l'ordre systématique et rationnel du philosophe-mathématicien ; de l'autre l'ordre organique, poétique et mouvant de la girouette languoise⁶⁵. Une différence de style évidente peut effectivement être remarquée entre le savant-géomètre et le philosophe éclectique⁶⁶. Cependant, ces distinctions catégorielles ne résistent pas à une étude attentive de l'histoire éditoriale du projet et des textes fondamentaux d'exposition de sa théorie. Au contraire, un important consensus fut construit par ce projet initial. En effet, plus que deux positions radicales bien distinctes pour chacun des éditeurs et n'ayant pas évolué au cours de l'entreprise, c'est plutôt deux phases du projet qu'il nous semble judicieux de distinguer pour étudier à la fois les rapprochements et les divergences du point de vue de la théorie de la connaissance entre les deux éditeurs.

Pour lancer une entreprise de cette ampleur, il fallait assurément produire une théorie encyclopédique constituant un projet de départ clair, cohérent et unifié afin d'asseoir à la fois sa légitimité et sa faisabilité et de débiter le travail dans un cadre commun. Après cinq années de travail et avec le recul de l'expérience, chacun des deux éditeurs va avoir l'occasion de préciser sa théorie encyclopédique. Au tome V, on trouve de grandes divergences épistémologiques entre l'article « ELEMENTS DE SCIENCE » de D'Alembert et l'article « ENCYCLOPEDIE » de Diderot. Bien qu'ils contiennent tous deux une forte di-

64. Ces divergences épistémologiques ont été étudiées en détail par Thomas L. Hankins, *Jean d'Alembert. Science and the enlightenment*, Oxford, The Clarendon Press, 1970, p. 66-103.

65. Comme par exemple John Pappas, « Diderot, D'Alembert et l'Encyclopédie », *Diderot Studies*, numéro 4, 1963 : « Ainsi que le montre le « Discours Préliminaire », d'Alembert veut imposer sur l'œuvre un ordre cartésien qui procède de raisonnement en raisonnement et qui fixe le tout dans un moule équilibré et harmonieux. Diderot, par contre, avec sa soif baconienne de savoir, ne se soucie pas tellement de la forme mais plutôt de l'accumulation des connaissances ».

66. Si l'on suit Garat auquel Pappas se réfère, Diderot est « armé de cette audace qui se précipite à travers les ténèbres pour arriver au jour, l'autre de cette patience de calcul qui n'ose faire un pas avant d'être environné de tout l'éclat de l'évidence. » Garat, *Mémoire historique sur le XVIIIe siècle* Paris, 1829, I, p. 163 ; Il s'en suit que chacun faisait peu de cas du style de l'autre et avait tendance à s'en moquer. Cf J. Pappas, op cit., p. 196.

mension programmatique, ces articles ne sont plus seulement l'énoncé d'un projet mais une réflexion sur une pratique.

L'attention donnée par Diderot à cet article « ENCYCLOPEDIE », qui est un des articles les plus longs de l'ouvrage, montre sa volonté d'apporter un supplément au *Discours Préliminaire* de son collègue et de l'approfondir pour exposer ses propres vues sur un sujet qu'il ne considérait pas comme traité de façon satisfaisante. Cette volonté s'explique en partie par un affermissement des positions épistémologiques interne au parcours de Diderot lui-même. En effet, en 1755, il vient de publier son principal texte de théorie de la connaissance, les *Pensées sur l'interprétation de la nature*⁶⁷, et s'intéresse de plus en plus à la chimie et aux sciences de la vie pour lesquelles les méthodes rationnelles et systématiques, chères au mathématicien D'Alembert qui en réaffirme la primauté épistémologique dans son propre article, ne sont pas adaptées.

II. L'ordre des renvois

En étroite liaison avec leur système des connaissances au départ de l'entreprise, et comme pour remédier à certaines de ses impasses, Diderot et D'Alembert construisent une théorie des renvois. Le renvoi, pierre angulaire du système général, permet d'établir un lien entre deux ou plusieurs articles parfois très éloignés dans l'arbre des connaissances, dans le but de marquer des connexions entre les articles au-delà des divisions de domaines. Ainsi, dès la théorie encyclopédique initiale, trois principes d'ordres interconnectés président l'organisation de l'ouvrage : la juxtaposition d'articles de l'ordre alphabétique, l'enchaînement systématique de l'arbre et une sorte d'art combinatoire permis par les renvois. De fait, cet outil a été beaucoup utilisé au cours de la rédaction car 59 615 articles (sur 71818 au total) sont visés par les renvois. Les renvois ont souvent été abordés eux-mêmes comme un système – on parle du « fameux système des renvois de l'*Encyclopédie* » – et comme la pièce maîtresse de la machine guerrière que fut l'ouvrage⁶⁸, voire comme un précieux outil d'identification des articles non-signés. Nous voulons ici les étudier plus généralement comme le signe d'une certaine volonté d'organisation, qui, nous allons le voir, ne constitue pas à proprement parler un système et qui

67. Qui, selon V. Le Ru (op cit, 1999), peut déjà être lu est comme un « correctif aux inflexions jugées trop rationalistes du *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* ».

68. Cette interprétation n'est pas sans poser de nombreux problèmes, cf M. Leca-Tiomis, op cit. 2015.

entretient des relations complexes parce qu'évolutives avec le système figuré de la connaissance.

1. Les renvois dans le système initial : affiner les interdépendances pour résoudre les problèmes épistémologiques de la taxinomie

C'est bien pour faire face à un problème interne à leur système, celui de l'impossibilité de marquer les liaisons entre des domaines éloignés de l'arbre, que les renvois sont théorisés par les éditeurs. Comme l'explique d'Alembert, le problème réside dans le fait que « par la disposition des matières dans chaque article, sur-tout lorsqu'il est un peu étendu, on ne pourra manquer de voir que cet article tient à un autre qui dépend d'une Science différente, celui-là à un troisième, & ainsi de suite »⁶⁹. Il existe donc une relation de dépendance entre articles et entre branches du système que le système n'est pas capable de figurer. Pour remédier à cette impasse, les éditeurs font des renvois l'outil permettant de signaler le fait qu'un article « tient à un autre » même lorsque celui-ci ne dépend pas directement de sa branche dans le système : « On a tâché que l'exactitude & la fréquence des renvois ne laissât là-dessus rien à désirer ; car les renvois dans ce Dictionnaire ont cela de particulier, qu'ils servent principalement à indiquer la liaison des matières ; au lieu que dans les autres ouvrages de cette espèce, ils ne sont destinés qu'à expliquer un article par un autre »⁷⁰. Nous voyons bien que pour d'Alembert le rôle du renvoi est surtout celui de la « la liaison des matières » ; au-delà d'une stricte volonté d'explication d'un mot par un autre, d'un sujet par un autre, le renvoi est donc avant tout destiné à créer un pont entre les domaines éloignés du système de la connaissance et doit donc être compris comme une sorte de « correctif », ou plutôt de supplément à l'arbre encyclopédique. Il n'est pas une simple référence explicative, mais un moyen particulier pour faire du savoir humain un *continuum*. Ainsi, pour faire entrer un article en relation et ainsi lui donner sa pleine signification, deux options encyclopédiques compatibles l'une avec l'autre sont choisies par les éditeurs : d'un côté le désignant permet de mettre l'article à sa place dans le système, de l'autre les renvois permettent de montrer les liens de dépendance de cet article avec d'autres domaines, plus ou moins éloignés, du système général. Dans tous les cas, la mise en relation reste dépendante du système gé-

69. Discours Préliminaire, op cit, p. XVIII.

70. *Ibid.*

néral, qu'il soit utilisé pour une simple localisation ou pour y tracer un réseau interne, à partir d'un article, entre les domaines. Un dispositif transversal de cheminement dans l'arbre, de mise en mouvement de la connaissance est ainsi ajouté au strict dispositif de localisation, permettant de compléter et d'affiner son mode d'organisation interne.

Nous voyons que, dans le projet initial, les renvois permettent de pallier dans une certaine mesure les problèmes épistémologiques que pose le principe de taxinomie : en liant les connaissances, ils luttent contre les idées d'individualité et de classification stricte que le système apporte nécessairement dans sa nature même.

Les renvois offrent donc, dès le départ, un rapprochement et une fortification des différentes parties de l'arbre, un empiètement des domaines les uns sur les autres et donc un enchevêtrement interne du système figuré. Ils restent ainsi un mode d'exposition, différent de la simple assignation d'un article à un point du système, de la chaîne générale des connaissances. Ils apportent simplement une touche d'esprit de finesse dans l'esprit de géométrie qui préside néanmoins au cadre organisationnel de l'ouvrage. L'arbre de la connaissance reste, dans le projet initial, la partie la plus importante de l'ordre encyclopédique mais les renvois permettent d'y naviguer d'une façon moins rigide que les désignants.

Cependant, nous avons vu que les impasses fondamentales de l'épistémologie du système des connaissances n'étaient pas seulement contenues dans son principe taxinomique, mais aussi dans son principe de totalisation. En tentant de substituer un principe de renvois plus souple que la taxinomie rigide du système initial, il n'est tout d'abord pas certain que le principe taxinomique général de l'édifice rationnel se nuance autant que le souhaitent les éditeurs. Surtout, les renvois restent enfermés dans un principe de totalisation à l'intérieur duquel ils ne peuvent que relier des matières et des domaines de connaissances déjà strictement localisés dans le dispositif général. Ils agitent l'ordre de l'intérieur sans pour autant le bouleverser en profondeur ni le renverser, et sans chambouler la hiérarchie des disciplines. Ils sont, en ce sens, une sorte de raffinement ou de palliatif épistémologique qui reste enfermé dans les impasses fondamentales du système initial et de son mode de pensée. Leur statut est dès le départ assez ambigu : bien que le Système figuré reste leur socle indispensable, ils peuvent s'en affranchir dans une certaine mesure pour y insuffler leur logique propre. Ils ouvrent une brèche dans le système, sans pour autant pousser assez profondément leur principe pour le remettre en

question de façon radicale. Nous allons voir que c'est dans cette brèche que Diderot va entrer pour renverser totalement l'ordre systématique. En effet, les encyclopédistes ne vont pas en rester là. Selon J. Proust, Diderot « a conçu, chemin faisant, l'impossibilité même de l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire d'un certain ordre de la pensée et du discours » dans la mesure où « il savait que le socle archéologique sur lequel elle était fondée menaçait ruine, et que le bel ordre du bâtiment n'était qu'une utopie »⁷¹.

Il est même possible que Diderot ait entrevu, dès le *Prospectus* de 1750, les limites de la conception de son ouvrage et même le dépassement de sa propre théorie en remettant à plus tard la précision de sa théorie des renvois. En effet, en 1750, l'heure n'était pas aux querelles épistémologiques mais aux aspirations ambitieuses et aux vastes idéaux rationnels. Il fallait néanmoins insérer dans l'*Encyclopédie* un principe de liaison et de mise en mouvement de la connaissance pour affiner la froide rigidité de la machine systématique, quitte à ce que, plus tard, une reprise théorique de ce principe de liaison, lui offrant sa dimension véritable, enraye de l'intérieur l'ensemble du mécanisme. Lorsqu'on connaît l'importance donnée par Diderot à la forme de ses textes et à la catégorie de relation dans l'ensemble de sa philosophie – de la *Lettre sur les aveugles* au *Rêves de D'Alembert* en passant par la *Lettre sur les sourds*, la « théorie des rapports » de l'article BEAU et la définition du génie des *Pensées sur l'interprétation de la nature*⁷² – il est à ce titre intéressant de noter que le dernier mot du *Prospectus* est le mot « renvois ». Le principe des renvois serait-il ainsi à la fois le point d'arrivée de la théorie épistémologique initiale et le point de départ de sa reprise, qui mènera vers une nouvelle épistémologie ?

2. Les renvois dans la théorie de l'article ENCYCLOPÉDIE : Eclatement taxinomique et implosion du système

Chacun des éditeurs a disposé d'un espace, dans le tome V, pour approfondir sa propre position épistémologique en face du projet encyclopédique. Grâce à la distance et au recul de l'expérience produite par cinq années de travail, chacun y propose, dans un style qui lui est propre, des révisions théoriques de la notion même d'encyclopédie, D'Alembert par l'article ELEMENTS DES SCIENCES et Diderot par la théorisation de sa philoso-

71. J. Proust, op cit, 1984.

72. Pour une étude plus précise sur ce thème, voir Pierre Saint-Amand, *Diderot, le labyrinthe de la relation*, Paris, Vrin, 1984.

phie de l'éclectisme⁷³ et surtout par l'article ENCYCLOPEDIE. Dans cet article, Diderot consacre un long passage à la reprise de la théorie des renvois et en précise la nature en les distinguant selon différents types :

- les renvois de mots (sémantiques) qui permettent d'économiser une définition en renvoyant à l'article où cette définition se trouve.
- Les renvois de choses (gnoséologiques et critiques) qui rapprochent l'objet traité dans un article d'un autre objet avec lequel il entretient des relations. Ils permettent ainsi d'affirmer une position, de la nuancer voire de la contredire, dans tous les cas de la relativiser et donc d'épaissir son mode de signification en montrant les liaisons qu'une chose entretient avec les différentes autres choses dont elle tire son sens propre.
- Les renvois de l'homme de génie (d'imagination et de création) qui, appliquant l'heuristique théorisée dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature* permettent, en rapprochant certaines connaissances ou certaines opérations, d'en faire naître d'autres.
- Les renvois épigrammatiques (satirique) qui ont pour but de ridiculiser un préjugé par l'ironie qu'ils apportent vis-à-vis du propos de l'article initial. Ces renvois malicieux, contrairement à un mythe persistant⁷⁴, n'existent quasiment pas dans l'*Encyclopédie* et sont fortement condamnés dès leur théorisation par Diderot dans l'article ENCYCLOPEDIE.

Bien que Diderot n'ait pas totalement abandonné dans cet article le principe de l'arbre (que D'Alembert, de son côté, laisse totalement de côté), ce passage sur les renvois est celui où la figure de l'arbre est la moins marquée. Sans donc se détacher absolument du système initial, Diderot a certainement eu pour but, dans l'article ENCYCLOPEDIE, de proposer une autre structure d'organisation dans laquelle l'arbre et ses assises épistémologique n'avaient pas leur place. En effet, pour Diderot, plus question d'utiliser les renvois à l'intérieur d'un système général mais bien de penser les bases épistémologiques de leur mode original d'organisation. A l'article RENVOI, Diderot explique que le renvoi est le « retour d'un endroit dans un autre » dont il faut se méfier, dans la mesure où il peut être très défailant selon la théorie de la connaissance dans laquelle il s'insère : « Je hais la méthode de Wolf, elle fatigue par la multitude des renvois, & elle en devient

73. Article « ECLECTISME », *Encyclopédie*, op cit, tome V.

74. M. Leca-Tsiomis, op cit, 2015.

d'une obscurité profonde & d'une sécheresse dégoûtante, par une affectation barbare & gothique de démonstration rigoureuse & de brièveté. En l'introduisant en Allemagne, cet homme fameux y a éteint le bon goût, & perdu les meilleurs esprits. ». Pour Diderot, le renvoi peut être détestable s'il est démonstratif, s'il n'appelle pas la réflexion mais la fige dans un système. Le principe d'organisation indiqué par les renvois dans l'article ENCYCLOPÉDIE est en effet d'une tout autre nature.

Nous avons vu que la construction du système des connaissances a nécessité un point de vue de surplomb. Or justement, la navigation dans les renvois, tel que Diderot la théorise en 1755, n'appelle plus l'horizon d'un point de vue général, transcendant et finalisé. A l'article ARBRE, déjà, Diderot avait proposé une orientation peu conventionnelle de l'étude de la nature où figure une étrange image de l'arbre retourné, tournant ainsi le principe arborescent en ridicule : « Le peuple rira quand il verra (le philosophe) occupé dans ses jardins à déraciner des arbres pour leur mettre la cime en terre, et les racines en l'air, mais ce peuple s'émerveillera quand il verra les branches prendre racines, et les racines se couvrir de feuille »⁷⁵. On voit ici la fécondité d'une heuristique du déracinement de l'arbre, de son dérèglement parfois ridicule et comique mais parfois aussi extraordinairement fécond. Or les renvois permettent ce déracinement de l'arbre, ou plutôt son implosion : en permettant des rebonds, des échos, des ricochets entre les articles, ils laissent s'épanouir la foisonnante richesse de la connaissance sans prétendre en faire le tour. Les renvois offrent aux articles la possibilité de s'expliquer réciproquement⁷⁶, de se chevaucher les uns les autres, dépassant ainsi les questions de hiérarchie et d'antériorité. L'empiétement des savoirs, des concepts et des faits ne laisse pas de possibilité de les hiérarchiser ni de leur assigner une place définie. L'espace de présentation de cette connaissance ne peut donc plus être linéaire et se limiter à la dimension offerte par un point de vue (celui du système) mais sur un espace pluridimensionnel qui multiplie les points de vue et facilite les circulations. Ils permettent l'approche la plus fine et la plus authentique des variations infinitésimales de l'ordre du savoir, par conséquent impossible à figurer sous forme de carte ou de tableau. En effet, comment figurer une machine, si cette machine « est infinie en tous sens ? »⁷⁷.

75. Article « ARBRE », *Encyclopédie*, op cit, tome I.

76. Ce qui n'était pas leur rôle dans le *Discours Préliminaire*, voir ci-dessus.

77. Article « ENCYCLOPÉDIE », op cit, p.635.

Comme l'explique J. Proust, cette critique de l'ordre encyclopédique initial s'appuie sur une remise en cause de « la notion même d'objet et de sujet ». Par la nouvelle épistémologie des renvois et la nouvelle conception de la rationalité qu'ils apportent, l'encyclopédiste ne peut plus se situer par rapport à la connaissance comme un pur sujet en face de son objet, le constituant selon des principes extérieurs. Exactement comme dans les *Salons*, l'observateur est pris dans un réseau mobile et complexe de relations dont il fait lui-même partie intégrante. Sa position n'est pas celle d'un « homme abstrait » capable d'objectiver à la fois son environnement et le savoir qui lui donnent accès aux choses extérieures et à lui-même⁷⁸, mais d'un homme concret, situé et incorporé, intimement investi dans le mode de connaissance qu'il met en place. Le système des connaissances et l'épistémologie qui la soutiennent se basent sur une pensée de survol et sur l'illusion de possibilité d'une maîtrise surplombante de la matière traitée. Mais c'est alors la sphère de la vie que manque le projet encyclopédique initial. Les renvois permettent au contraire d'insuffler une vitalité à l'intérieur de l'œuvre. Les renvois offrent la possibilité de faire entrer l'homme à l'intérieur du processus du savoir – comme le critique dans les tableaux – de le mettre en mouvement à partir de lui et de produire de la signification par cette opération dynamique. Le spectacle du savoir ne peut ainsi jamais être pure représentation pour un point de vue abstrait. Que celui soit celui de Dieu ou de l'homme importe moins finalement que la forme même qu'il prend sur le plan épistémologique, excluant la présence réelle de l'homme de chair par qui passe pourtant toute représentation. Par les renvois, Diderot lutte donc contre le réductionnisme impliqué par toute taxinomie, mais aussi contre un réductionnisme plus profond poussant l'homme à objectiver son savoir et ses représentations. Diderot rompt ainsi avec une épistémologie classique dont l'image du savoir était restée celle de l'unité dans la variété (le système de la connaissance est encore une parfaite réalisation de ce paradigme) pour s'enfoncer dans la variété sans rechercher de totalité unificatrice. Si ce dépassement épistémologique a déjà été remarqué pour les textes les plus tardifs de Diderot, il est intéressant de le voir à l'œuvre au sein même de l'*Encyclopédie*, qui pourrait pourtant sembler être l'entreprise classique de totalisation rationnelle par excellence. Aucun grand principe de construction, même l'homme, ne peut plus donner d'unité générale. Penser, pour

78. J. Proust, op cit, 1984 : « à la manière de l'homme abstrait embrassant la sphère du savoir dans le « système figuré des connaissances humaines ».

l'homme, ce n'est plus produire une unité rationnelle mais plutôt opérer une sorte de tissage⁷⁹ par des rapports proches ou lointains, d'une infinité de sortes. Or ces rapports se matérialisent, dans *l'Encyclopédie*, par le principe des renvois qui appelle l'interprétation. Le tissu est à la fois l'image d'un processus cognitif et celui d'une organisation matérielle et épistémologique de l'encyclopédie, appuyée sur le principe des renvois. Ils produisent un entraînement, une émulation : en créant un nouveau mode de connaissance, ils créent un nouveau mode de diffusion de la connaissance. Une opération d'assemblage, de tissage, et donc de pensée *en acte* est appelée par les renvois. Il n'y a plus un réseau mais des réseaux, construits selon les parcours divers suggérés par les différents contributeurs et suivis individuellement, chacun à sa manière et en tissant ses propres relations, par le lecteur. Par les renvois, Diderot s'intéresse finalement plus au processus de la pensée qu'à son ordre. Si une organisation latente à la fois génère la pensée et en découle, celle-ci n'est pas sa préoccupation première. L'important est de mettre la pensée en marche dans les meilleures conditions épistémologiques possibles. Ainsi le lecteur, cherchant dans un article une mise au point sur une question⁸⁰, est provoqué par le texte même non pas seulement à identifier la place de sa question dans les domaines de la connaissance, mais à développer une pensée libre et authentique par le cheminement qu'il choisit de suivre. Le lecteur naviguant dans les méandres de *l'Encyclopédie* dépasse tout ordre préétabli par un réseau général (dont on ne lui demande plus de se soucier), pour inventer à chaque parcours de nouveaux réseaux par le jeu des interactions entre articles qu'il met en place. C'est donc une encyclopédie en éclat qui apparaît derrière le principe des renvois, où d'infinies connexions permettent de réinventer, à chaque voyage, de nouvelles encyclopédies.

L'Encyclopédie déploie alors l'espace des rencontres les plus diverses et les plus étonnantes entre objets et entre domaines du savoir. Elle provoque des relations imprévues et inattendues tout en permettant au lecteur de remettre en question les préjugés propres à chaque article pris individuellement par sa relativité aux autres articles où d'autres préjugés sont exposés. Faisant de sa polyphonie une force, elle offre ainsi au lecteur un moyen méthodique pour développer une pensée personnelle et autonome, pour penser par lui-même. Libéré des cartes et des parcours balisés, le lecteur, actif et créatif,

79. Sur cette métaphore souvent utilisée par Diderot lui-même, voir article « BAS », *Encyclopédie*, op cit., tome II, 1752.

80. Starobinski, op cit., 2012, p.41

produit son propre rapport au texte où toutes les directions et tous les trajets sont permis. L'encyclopédie, comme la recherche du savoir elle-même, redevient alors l'aventure d'une exploration.

Conclusion :

Diderot choisit, dans l'objectif d'affiner l'ordre encyclopédique proposé par le *Prospectus* et le *Discours Préliminaire* afin de l'adapter à ses idées de 1755, de développer sa théorie des renvois dans l'article ENCYCLOPÉDIE. Or il faut prendre très au sérieux les deux affirmations fondamentales selon lesquels les renvois sont « la partie de l'ordre encyclopédique la plus importante » et que ce sont eux qui permettront, s'ils sont bien utilisés, d'accomplir le but ultime d'une bonne encyclopédie : « changer la façon commune de penser ». Comment expliquer cette importance ? Pour quelles raisons Diderot fait-il le choix d'utiliser l'outil encyclopédique pour théoriser son épistémologie personnelle ? Le renvoi, en son principe même et dès le départ de l'entreprise, offre la possibilité de rendre signifiant un élément isolé en marquant les relations qu'il entretient avec d'autres éléments, là où le système figuré signifie par l'isolement, par la classification. Le système figuré assigne une place à l'élément dans une des lignées des facultés de l'entendement, et par là même l'isole des autres. Le renvoi au contraire, rapproche les éléments les plus éloignés de l'arbre, les connecte, et rend caduques les classifications. Le renvoi permet donc de lutter contre les deux impasses épistémologiques du système de la connaissance initial : le principe taxinomique d'abord mais aussi, au fur et à mesure de la théorisation de Diderot, le principe de totalité. En effet, si au départ les renvois sont pensés comme un lien dynamique à l'intérieur du cadre général offert par le système, leur principe même, bientôt embarrassé du système, finit par s'en affranchir pour construire non pas un réseau, mais une multitude de réseaux de sens indépendants du patronage général et ainsi faire éclater le système de l'intérieur. Il est à ce titre complètement absurde, ne serait-ce que sur le plan épistémologique, de parler d'un « système des renvois ». Les renvois sont un principe de production, d'organisation et d'exposition du savoir dont l'opérativité débouche sur la construction de réseaux de significations. Nous voyons donc que la théorie des renvois, pourtant exposée dans la continuité de celle de l'arbre et sans que Diderot n'en marque expressément les incompatibilités fondamentales, produit un repositionnement épistémologique radical par rapport à la théo-

rie de la connaissance du système figuré. Ce repositionnement invite même à une précision du sens à accorder au vocable encyclopédie. Œuvre philosophique, elle expose à la fois les connaissances et leur organisation : « si les phénomènes ne sont point enchaînés les uns aux autres, il n’y a point de philosophie »⁸¹. Cependant, cette exposition ne peut être à proprement parler celle d’un cercle, d’un cycle du savoir total, unifié et clos sur lui-même (comme l’annonce pourtant l’étymologie courante du terme encyclopédie), mais simplement celle de l’enchaînement des connaissances, du rapprochement dynamique des différents fragments, de la mise en relation par un art combinatoire toujours renouvelé par l’acte de lecture, et ainsi ouvert à l’infini.

Pour le lecteur d’aujourd’hui, l’ordre du système figuré n’a pas résisté au temps. Sur le plan épistémologique de l’organisation des connaissances, nous avons vu qu’il était déjà de peu d’importance dès l’époque de l’entreprise elle-même ; c’est certainement plus vrai encore aujourd’hui. En dehors d’une perspective historique ou d’une démarche savante, quel lecteur est intéressé par la place d’un article dans l’arbre ? Le système des connaissances appartient à une épistémologie bien poussiéreuse pour un homme du XXI^e siècle. Il n’en est pas de même du principe des renvois qui pour un lecteur actuel, garde sa cohérence et reste un outil de liaison, de compréhension, d’affinage et d’étayement de la signification d’un article parfaitement utilisable. Parce qu’il découle d’une théorie de la connaissance originale pour son époque, l’ordre des renvois (sa logique, le principe d’organisation qu’il permet et propose) a survécu au temps, et s’adapte parfaitement à notre ère de désenchantement épistémologique et de multiplication des réseaux. En ce sens, le principe des renvois permet aujourd’hui de réactiver – en particulier grâce aux moyens techniques offerts par les versions numériques telles que ENCCRE – les enjeux de l’*Encyclopédie* et de rendre à ce monument culturel la vitalité fondamentale qui anime son principe dynamique de mise en relation des connaissances. Ainsi le sens de cette œuvre ne reste pas figé derrière nous mais est encore à découvrir, au cours des aventures de navigation qu’elle propose et que tout lecteur est libre d’inventer.

81. Denis Diderot, *De l’interprétation de la nature*, dans *Oeuvres philosophiques*, Paris, Classiques Garnier, édition de Paul Vernière, 1998, p. 240.